

Cette fièvre n'est jamais contagieuse, ou capable de se communiquer d'une personne à une autre, quoique l'apparition de plusieurs cas simultanés dans certaines localités puisse faire croire le contraire à des personnes mal informées; elle ne devient donc jamais épidémique, comme le choléra ou la fièvre typhoïde. Elle conserve invariablement son caractère endémique même dans ses formes les plus virulentes. On l'observe dans sa saison et dans des conditions maintenant bien connues, dans des limites bien définies de tous les continents et de la plus grande partie des îles dispersées entre la latitude de l'Islande et de la Terre de Feu, et sous tous les méridiens, présentant diverses modifications suivant les conditions du climat et de l'atmosphère, les influences locales, l'état ordinaire de la température, la nature du sol, son degré d'altitude, etc. Ses résultats sont plus sérieux à mesure qu'on se rapproche de l'équateur, mais ils le deviennent encore davantage sous l'influence de longues périodes de chaleur, et elle est modifiée d'une manière défavorable, et souvent même fatale par l'accès de la mer et des eaux salines à son *habitat*, comme dans les Maremmes de la Toscane (d'où vient son nom de "mal aria,") et par le voisinage des marais, bayous ou embouchures de rivières où la marée se fait sentir, comme il y en a beaucoup sur les côtes des deux Amériques, de l'Afrique et de l'Asie.

Cette fièvre est la même qui, en 1794, abattit une proportion si considérable de notre armée à Rosendaal et Oosterhout, en Hollande, où le sol consiste en une plaine unie de sable ou de vase, dont la surface parfaitement sèche ne produit qu'une faible végétation et qui ressemble beaucoup au plateau sur lequel le poste de Battleford est construit, et à une grande partie de la vallée qui s'étend à ses pieds; le sol contient plus d'humidité cependant en Hollande. C'est aussi la même fièvre qui, suivant le rapport de sir Gilbert Blanc, exerça autant de ravages que la peste la plus mortelle parmi nos troupes campées en 1809, sur l'île de Walcheren, où le sol est précisément semblable; "cependant," dit-il, "après un été sec et chaud, nos troupes ont souffert à un degré dont il n'y a presque pas eu d'exemple dans les annales de la guerre."

"Après la bataille de Talavera," comme nous l'apprennent sir Thomas Watson et le Dr Wm Ferguson, "l'armée fit sa retraite vers les plaines de l'Estramadure, en suivant le cours de la rivière Guardiana. Le pays était si aride et si desséché faute de pluie, que la Guardiana elle-même et tous les cours d'eau plus petits avaient cessé de couler et ne présentaient plus que des mares d'eau détachées dans les lits qu'elles remplissaient naguère," (condition qui ressemble beaucoup à ce que l'on a observé dans l'automne de 1886, dans les vastes régions de la grande vallée de la Saskatchewan, dans une grande partie des environs de Battleford, et à un moindre degré dans la vallée de la rivière du "Vieil-Homme" qui s'étend à l'ouest à partir de Macleod). "Là, cependant," continue le Dr Ferguson, "les troupes furent attaquées d'une fièvre remittente d'une nature si destructive que l'ennemi et toute l'Europe crurent que l'armée anglaise avait été complètement détruite."

Des localités élevées et ordinairement salubres peuvent également être visitées par cette fièvre, si comme Battleford et Macleod, elles se trouvent sur la ligne des vents prédominants qui leur arrivent, après des étés chauds et secs, après avoir traversé des plaines arides, des marais desséchés ou d'anciens lits de rivières situés même à des distances considérables.

Cette fièvre fit aussi une éruption très sérieuse parmi nos troupes à Ciudad Rodrigo, bâti sur la falaise élevée et rocheuse de la rivière Agueda, dans un pays nu, ouvert, dont le niveau est bas et qui s'étend considérablement à l'ouest; "ce pays après avoir été submergé dans la saison des pluies était devenu aussi dur, aussi stérile et aussi desséché qu'un terrain à brique," mais il s'en éleva, pour le malheur de notre armée, "des miasmes (que les vents prédominants nous apportèrent) d'une nature si dangereuse, que la fièvre qu'ils produisirent ne peut être comparée qu'à celle de la Guardiana, dont j'ai parlé déjà."

Il y a encore une circonstance où des régions élevées et ordinairement sèches telles qu'on en rencontre dans ces Territoires, et dans les vastes profondeurs de l'Asie Centrale, peuvent devenir le théâtre de types dangereux de la même fièvre endémique; c'est lorsqu'un printemps et un été exceptionnellement humides, sont suivis